

«La fonction surconsciente et ses diverses qualités sont figurées par un point culminant de la terre, le sommet d'une montagne imaginé comme baignant dans le ciel, résidence des divinités solaires qui symbolisent les qualités de l'âme.

Le subconscient et ses dangers sont représentés par les monstres qui sortent de la région souterraine¹, de la cavité sombre de l'antré¹.

L'être conscient, l'homme, habite la surface de la terre. Il doit, pour employer l'expression mythique, adorer (activement imiter) les divinités et combattre les monstres.²»

Besançon le 1202/08.

Chère Régine,

Pourquoi donc faire figurer la photo (mise à mal, puis reconstituée) du premier mariage de René Milo, qui ne m'est pas directement parent, dans notre album photo ? Parce qu'on y trouve les mêmes que sur les deux précédentes, légèrement vieillis. D'autant plus qu'il épouse une parente, n'est-ce pas ?

Et puis, on n'a pas souvent l'occasion de pouvoir admirer les uns et les autres, bien que ceux-ci aient changé de place, en fonction de leur lien avec les mariés. Mon père y est, cette fois, mais aux côtés d'une jeune femme surnommée «la Tata». Tandis que je suis incapable de donner un prénom au monsieur qui sert de cavalier à notre mère. Par ailleurs, il se pourrait bien que ton père ait dit quelque chose d'amusant, au moment où le petit oiseau est sorti.

Albert, qui décèdera au cours de la Seconde Guerre Mondiale, prête son bras à une fille Milo, Raymonde, la future coiffeuse, peut-être. Pour un gars destiné à la prêtrise, il est de tous les bons coups. Tu remarqueras le grand Jacquot³, l'Alice sa femme et leur premier enfant déjà (André peut-être). Cécile et Marcel Faivre figurent en bonne place, tandis que notre tante Marie est absente⁴, contrairement à son mari Victor.

Quant aux petits, que je suis bien incapable de les citer dans leur totalité, on voit que Charles Mourey a grandi.



Par contre, je ne m'explique pas que Germain Simonin soit étonnamment de la fête.

La ressemblance entre Édouard Pirote et Joseph (légèrement masqué), son fils, est frappante, à âge correspondant. J'ai même l'impression de reconnaître une des demoiselles Thuriot, de même que Marthe Gauthier, entre Victor Mourey et Armand Boby, pas toi ? Sur cette photo (qui paraît avoir échappé à la destruction), on peut voir beaucoup d'enfants, chose assez rare pour être signalée. Peut-être Louise pourrait-elle nous renseigner ? En tous cas, si je n'ai jamais pu connaître l'heureuse mariée (décédée en couches), j'en entendis parler pendant toute mon enfance. Davantage presque que de Léa, la seconde épouse de René.

La place centrale du village, au bord de laquelle je grandis, formait comme un triangle, au centre duquel figurait la Chapelle dénommée abusivement des Estains⁶, selon Huguenot. Appellation à peine dérivée, ou déformée, des Etangs, écrit-il. Là, nous touchons à l'origine du village, sur laquelle nous reviendrons je te le promets.

«Le René», c'est sans doute le mot qui revenait le plus souvent dans nos conversations autour de la table familiale, toutes menées tambour battant. Comme si le temps et le souffle avaient manqué à celui qui parlait. A moins, que ce ne soit, plus sûrement, la peur de se faire souffler la parole, qui préoccupait celui qui l'avait peut-être volé à un précédent orateur ! Car s'il était difficile d'obtenir la possibilité de parler, il était tout aussi difficile de la conserver jusqu'au bout sans se faire couper.

Car, écouter l'autre, est certainement la chose qui se faisait le moins, pour ne pas dire jamais. Ceci pour de multiples raisons, comme par exemple un goût effréné pour soi et de la liberté pourquoi pas. Car écouter quelqu'un c'est un peu comme le laisser entrer chez soi, ou encore lui donner le meilleur morceau ainsi que la meilleure place à table.

En ce sens, on peut dire sans rien exagérer que nos parents n'avaient pas reçu d'éducation à ce niveau. Mis à part, la fameuse expression, lancée à la figure des enfants : **on ne parle pas à table !**

Voilà, entre autres raisons, pourquoi les gens de la campagne passaient pour être des gens qui parlaient très fort. Comme s'ils avaient été au beau milieu de leur champ et qu'ils veuillent se faire entendre à l'autre bout.

¹Lorsque j'étais petit, je me représentais le Puits Fenoz comme étant l'enfer.

²Paul Diel, *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, Petite bibliothèque Payot, Paris 1966, p 37.

³Que j'ai confondu avec Rémi hier.

⁴Dont j'ai oublié le prénom.

⁵Au motif de cette absence, j'y verrais bien une cause liée à la maternité.

⁶Voir photo ci-dessous.

C'est une des choses que je dus corriger en arrivant en ville, où sans faire de miracle, les gens s'écoutent tout de même un peu plus. Au fond, tout cela est psychologique, en tout cas beaucoup plus qu'on veut bien l'admettre. En conséquence de quoi celui qui détenait la parole, de haute lutte déjà, pensait pouvoir la conserver en augmentant les décibels pour empêcher tout intervenant potentiel de la lui souffler. Ce, à partir du moment où il avait le sentiment ou l'envie de «s'entendre dire» une chose. Laquelle n'aurait manqué à personne, s'il ne l'avait pas dite.

Tout le contraire du René, assez taciturne, mon père tenait son auditoire en faisant de l'humour. Tout le monde se souvient de quelques bons mots venant de sa part. Pour s'en convaincre, il suffisait de nous entendre, nous ses fils. Lorsqu'il nous arrivait d'être réunis, les mots d'esprits fusaiement de partout, surenchérissant les uns sur les autres.

C'est tout juste si nous arrivions à reprendre notre souffle. Tout cela a un nom aussi, mais ce n'est pas le propos d'aujourd'hui. Je veux simplement dire que pour avancer dans ma formation de militant, il m'a fallu me débarrasser de ce qu'il faut bien appeler un défaut.

Autrement écrit, c'est une véritable punition pour moi que d'essayer d'échanger, ne serait-ce que quelques idées, avec une ou un de nos amis d'enfance demeuré au village sa vie durant. Avec pour conséquence l'impossibilité de pousser une idée ou un raisonnement jusqu'au bout. Car, je le répète, tel est le but de cette stratégie plus inconsciente qu'autre chose, j'en conviens tout à fait.

Il n'empêche, je serais relativement gêné, si j'avais à définir en quelques mots l'amitié que se vouaient mon père et René, dixit leur entourage.

Tout en reconnaissant qu'il me serait tout aussi difficile de le faire en ce qui concerne celle qui me liait à Michel Buttefey, à Abel Faivre, à Jean-Pierre Courgey, quelque 30 ans plus tard. Promiscuité oblige, seulement, peut-être.

Car une fois marié, pour mon compte personnel, nous ne nous revîmes plus. Exode rural oblige !

Tandis que passée l'adolescence, période propice à l'amitié masculine⁷ s'il en est une, mon père et René continuèrent à vivre côte à côte, en partageant bon nombre d'activités communes. Au sein de la municipalité par exemple, à moins que ce ne fût au cœur de chant, ou encore à la coopérative de fromagerie, que sais-je encore ? Question d'époque, n'est-ce pas ?

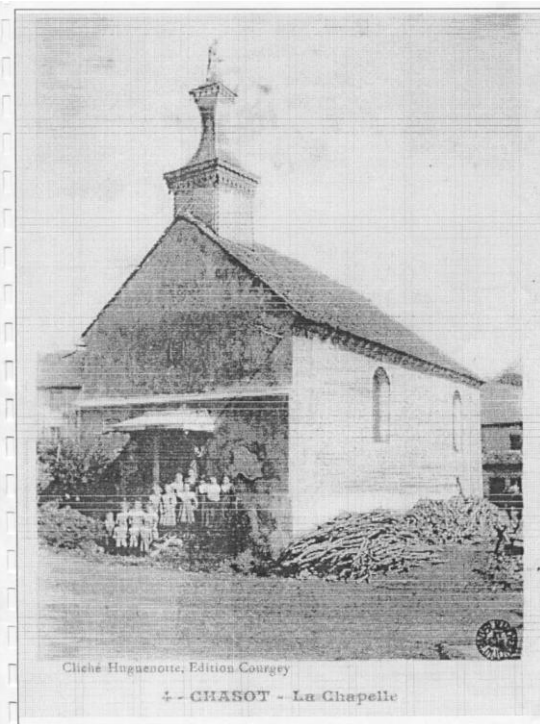
C'est alors que des dissensions apparurent entre nos deux protagonistes. Plus question de se serrer les coudes uniquement, dirais-je. Soumis tous les deux à la compétition qui régnait alors, nos deux amis d'enfance se mesurèrent sans cesse, se critiquèrent parfois aussi. Sans toutefois se sentir obligés d'en faire part à l'autre non plus. C'est ainsi que l'entourage de mon père connaissait la totalité de ce qu'il pensait des Milo, mais pas eux-mêmes. C'eût été leur faire un trop beau cadeau. Or, comme l'amitié n'est qu'un ersatz des relations confraternelles perdues, nous dirons à leur décharge que cela ne se faisait même pas entre frères et sœurs initialement.

À Chazot, autrement écrit, si tu ne voulais pas que l'on te dise tes quatre vérités il valait mieux ne pas les envoyer soi-même à la face des autres. Du donnant donnant en quelque sorte ! Sans que cela n'avance personne, mais à partir du moment où l'on ignorait ce que les autres pensaient de nos travers, la face était sauve ! Et c'était là l'essentiel. Naïveté que tout cela, point à la ligne.

Ces mœurs, puisqu'il faut bien donner un nom à cet ensemble de comportements, je les découvris davantage en m'éloignant de la zone en question qu'en restant baigner dedans, cela va sans dire. En outre, il faut lire énormément afin de parvenir à s'en détacher tout à fait. Autrement écrit : à prendre, autant que faire se peut, quelque distance, car il est toujours doux de se souvenir de son enfance, quelle qu'elle ait été. Ce n'est pas moi qui le dis.

Ce que je décris est en conséquence mon héritage, pas question de le renier de toute façon. L'assumer ou le regarder en face (tout en étant conscient de ses propres limites en ce domaine) est encore la meilleure chance de ne pas le transmettre en l'état à nos suivants. Encore qu'on ne sache jamais véritablement ce que l'on transfère.

L'oppression a ceci de particulier qu'on finit par s'y accoutumer, tout en pensant que c'est aussi bien que si on ne l'avait pas subie. Mais cela n'engage que moi. Je t'embrasse. Étienne.



⁷ Qui n'a, on le sait aujourd'hui, d'autre fonction que de compenser la frustration sexuelle qui est celle de tous les jeunes hommes.